

du captif : on me remit sous les barreaux, et tout rentra dans le calme.

Le jeune docteur était le seul qui parvint jusqu'à moi : il me visitait souvent ; sa conversation me faisait du bien ; il me répétait chaque fois de songer à ma santé ; il devinait, disait-il, le siège de mon mal, et s'affligeait qu'il fût hors de son pouvoir d'y porter remède. Je l'assurai que le plus efficace qu'il pût me procurer en cet instant, serait de m'obtenir un lecteur capable aussi d'écrire sous ma dictée ; je le demandais vainement depuis mon arrivée, l'état de mes yeux m'interdisait toute occupation, on la défendait strictement à mon fils ; et les journées me devenaient insupportables, si je devais demeurer ainsi, laissé oisivement à mes cruelles pensées.

Le docteur m'apprit que le Gouverneur allait partir pour faire le tour de la colonie, qu'il ferait une absence de trois mois, ce qui allait éterniser pour moi un avenir que je ne pouvais plus endurer. Cette circonstance me déterminà à faire une dernière tentative, bien que je comptasse peu sur le succès, et seulement pour n'avoir rien à me repro-

cher, car la manière horrible et tout à fait inconvenante dont j'étais traité m'étonnait moins qu'elle n'eût dû le faire : j'y avais été préparé. On nous avait répété souvent à Sainte-Hélène, que lord Charles Somerset était notre ennemi personnel ; et, en arrivant ici, m'informant de son caractère et de l'accueil probable que j'en devais attendre, on m'avait dit : « Monsieur le comte, sous peine d'être chien ou cheval, on n'attend guère son attention. » Et depuis, je m'étais répété tristement plus d'une fois, dans les ennuis de ma prison : En effet, comme je ne suis ni chien ni cheval, voilà pourquoi, sans doute, je n'entends point parler de lui. On va voir bientôt combien peu il méritait tout cela.

Profitant d'une phrase de sa première lettre dans laquelle il avait exprimé le désir de me rendre mon séjour le moins désagréable possible, je m'en servis comme d'une occasion naturelle pour lui faire parvenir, dans la lettre suivante, toute ma pensée sur le traitement que j'éprouvais.

« Milord, — J'apprends que V. E. est à la veille de partir pour une longue

» absence, ce qui me détermine, en  
 » dépit d'une extrême répugnance, à en-  
 » tamer, quoiqu'il m'en coûte, un sujet  
 » pénible, celui de quelques détails do-  
 » mestiques. Je m'y crois obligé, afin,  
 » s'il m'échappait jamais avec le temps  
 » quelques paroles publiques de mécon-  
 » tentement, de ne pas encourir de V. E.  
 » le très-juste reproche de ne lui en  
 » avoir pas donné connaissance.

» Mais avant d'entrer en matière, Mi-  
 » lord, et pour que vous ne m'accusiez  
 » pas de ridicule dans ce que je pourrais  
 » dire plus bas, comme aussi pour vous  
 » donner une idée juste de mes circons-  
 » tances, qu'il est très-simple que vous  
 » ne connaissiez pas, que V. E. me per-  
 » mette de lui faire observer, avec tout  
 » l'embarras de celui qui se voit obligé  
 » de s'annoncer et de se nommer lui-  
 » même, qu'il n'est personne ici sur la  
 » ligne duquel, *sous tous les rapports*  
 » *quelconques*, je ne puisse, je ne doive  
 » me placer naturellement et sans gêne.  
 » Ensuite, que je ne demande ni ne sol-  
 » licite aucune indulgence, ni faveur  
 » relative à mes besoins personnels,  
 » n'ayant d'autre désir que d'être laissé,  
 » sur cet objet, à mes propres ressources.

» Ces deux points établis et détermi-  
 » nés, je passe à l'article de votre lettre  
 » dans lequel vous avez la bonté de me  
 » faire connaître votre désir de rendre  
 » mon séjour ici le moins pénible pos-  
 » sible. J'aurai l'honneur, à ce sujet, de  
 » faire savoir à Votre Excellence, que  
 » je suis dans un vrai cachot, où il me  
 » serait difficile de vivre long-temps.

» Renfermé avec mon fils dans une  
 » très-petite chambre, avec l'extrême  
 » chaleur de la saison, malades tous les  
 » deux, nous respirons l'un sur l'autre;  
 » nous ne saurions y bouger; nos lits la  
 » remplissent en entier. La réflexion d'un  
 » soleil brûlant, par une fenêtre sans  
 » rideaux, me force de passer la journée  
 » dans mon lit. Une pièce de même na-  
 » ture est à côté, il est vrai; mais c'est  
 » une salle à manger, dont deux de vos  
 » officiers me font les honneurs. Si j'y  
 » entre parfois, ce n'est qu'en calculant  
 » les momens. Une troisième chambre  
 » vient ensuite; c'est celle de l'officier  
 » que vous avez commis à ma garde, et  
 » je dois la traverser, quoiqu'il m'en  
 » coûte, pour les besoins les plus indis-  
 » pensables.

» Quelque dure, quelque effroyable

» que me soit cette position, j'ai été  
 » matelot, j'ai été soldat; et mieux en-  
 » core, je suis homme, je saurais la dé-  
 » vover en silence et bien au-delà; je ne  
 » vous en parle ici que pour répondre  
 » au paragraphe obligeant de votre lettre.  
 » Il n'y a point de feu chez nous; si la  
 » santé de mon fils ou quelques besoins  
 » passagers demandent un peu d'eau  
 » chaude, il faut y renoncer, ou recourir  
 » à la charité des voisins. Le docteur a  
 » vainement ordonné des bains pour mon  
 » fils; on ne peut y parvenir. S'il me vient  
 » la moindre fantaisie, et que je veuille  
 » me la procurer, on m'objecte que  
 » Votre Excellence a ordonné de pour-  
 » voir à tout; ce qui, dès cet instant,  
 » réprime, par délicatesse, mon désir,  
 » et ne le satisfait pas.

» J'épargne à Votre Excellence une  
 » foule de détails trop au-dessous d'elle  
 » et de moi. Arrive le supplice des repas;  
 » deux officiers pleins d'attentions, d'é-  
 » gards et de politesse, j'aime à le con-  
 » fesser, y président; mais leurs soins  
 » mêmes, chose étrange et pourtant  
 » vraie, accroissent ma peine, en me  
 » forçant de m'étudier sans cesse à y ré-  
 » pondre, lorsqu'il serait très-naturel et

» fort désirable pour moi, de laisser er-  
 » rer mes idées loin du séjour où je me  
 » trouve. De plus, nos usages, nos habi-  
 » tudes, nos mœurs sont tout à fait dif-  
 » férens. Je me vois plusieurs heures à  
 » table, quand je n'y demeurais pas une  
 » demi-heure. Et quel sujet de conver-  
 » sation étrangère peut désormais être  
 » sans inconvéniens pour moi! V. S. a  
 » trop de jugement pour ne pas sentir  
 » que cette position doit être, en effet,  
 » un supplice. Ma tristesse est sans doute  
 » pénible à mes compagnons de table,  
 » comme leur gaîté me serait importune.  
 » La solitude la plus entière est mon seul  
 » lot; elle seule peut me complaire :  
 » aussi je n'ai pu continuer long-temps;  
 » je mange dans mon lit.

» De quelle nécessité peut être un of-  
 » ficier attaché à ma personne? J'ose le  
 » demander à Votre Excellence, et je  
 » me plais à répéter ici que je ne saurais  
 » assez me louer de celui qu'elle m'a  
 » donné. Serait-ce pour ma surveillance?  
 » La sentinelle qui est à ma porte sem-  
 » ble suffisante. Serait-ce une attention  
 » pour transmettre les désirs que j'aurais  
 » pu former? Mais je n'en ai aucun. Se-  
 » rait-ce pour légitimer les visites que je

» recevrais ? Mais je n'en puis recevoir  
 » d'autres que celles que désigne l'au-  
 » torité. Serait-ce pour m'accompagner  
 » dans mes courses ? Mais il ne saurait  
 » m'arriver de faire un pas qui puisse  
 » être à charge à un officier : je ne sor-  
 » tirai jamais.

» Milord, puisque vous avez arrêté  
 » que je demeurerais votre prisonnier,  
 » quelle objection Votre Excellence au-  
 » rait-elle à me placer dans une maison  
 » en ville, me permettant d'y employer,  
 » à mes frais, le domestique, le cuisi-  
 » nier, etc., qu'il me plairait, avec les  
 » précautions qu'elle jugerait convena-  
 » bles, et laissé à moi-même. Votre Ex-  
 » cellence aura pourvu à tout, et n'en-  
 » tendra plus parler de moi. S'il me  
 » prenait fantaisie de faire un tour en  
 » voiture ou autrement, j'écrirais à l'of-  
 » ficier, je connais son obligeance, il ne  
 » me refusera pas. J'ai dit une maison à  
 » la ville, Milord, la nature de l'incom-  
 » modité de mon fils, qui exige par-dessus  
 » tout l'assistance constante et parfois  
 » subite des médecins, m'interdit tout à  
 » fait la campagne.

» Tels sont les détails que je me suis  
 » cru forcé d'adresser à Votre Excel-

» lence. Je désire qu'ils lui soient moins  
 » désagréables, moins pénibles qu'à moi.  
 » J'ai l'honneur, etc. »

Cette lettre, par sa nature, devait amener un résultat décisif. La réponse immédiate fut l'arrivée de l'adjudant-général venant me dire, au nom du Gouverneur : 1° qu'il avait donné des ordres pour que mon fils eût dès demain une chambre à lui seul; 2° que l'officier, dès cet instant, ne mangerait plus avec nous; 3° que l'on s'occupât aussitôt de nous préparer un lieu plus salubre; enfin, que si j'avais tout autre désir, on s'empresserait de le satisfaire, etc.

Tels étaient les effets de ma lettre, son succès comme on voit, était des plus complets, au-delà même de mes espérances, et je me félicitais de l'avoir écrite, puisqu'elle me donnait la satisfaction de découvrir dans lord Charles Somerset des dispositions que je n'avais pas attendues. Mais ce ne devait pas être là tout encore; le lendemain matin, de fort bonne heure, un colonel, premier aide-de-camp du Gouverneur, m'écrivit qu'il a une communication à me faire de la part de Son Excellence, et qu'il me demande mes ordres pour l'heure

à laquelle il me conviendrait de le recevoir. Sur ma réponse, il arrive, et me dit qu'il est chargé, de la part du Gouverneur, de m'apprendre qu'il a quitté la ville ce matin, pour une tournée de trois mois, qu'il est bien fâché de savoir que j'ai été aussi mal, qu'il me prie de lui faire la grâce de croire que cela a été tout à fait à son insu; qu'il n'a rien de plus à cœur que de me faire supporter mon séjour, qu'il m'offre sa maison de campagne, ses gens et tout ce qui s'y trouve; qu'il me prie de m'en mettre en possession, me faisant répéter que si j'ai tout autre désir, je n'ai qu'à le faire connaître, que les ordres sont de les satisfaire. J'ai accepté sans hésitation, et le colonel est allé prendre les mesures nécessaires pour notre immédiate translation.

Alors, j'ai pu voir combien on avait calomnié le caractère du Gouverneur; alors j'ai eu la preuve certaine que lord Charles Somerset avait les formes, la grâce et les manières de son rang éminent: combien peuvent différer les hommes! A Sainte-Hélène, une lettre telle que la mienne eût probablement fait resserrer les chaînes: ici elle valait

l'offre d'un palais; et cette seule observation suffit pour caractériser les deux autorités avec lesquelles j'avais eu à traiter. C'est qu'au fait, lord Charles Somerset était loin de mériter ce que j'en avais entendu. Tout homme a ses détracteurs: peu de chefs ont le bonheur de leur échapper. Lord Charles Somerset, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par la suite, était noble, généreux, moral, très-religieux et d'une nature tout à fait bienveillante. Aucun mal, celui surtout qui a pesé sur moi, ne venait de lui; mais bien des subordonnés exécutant d'habitude le travail et influençant les décisions; or, ceux qui dirigeaient ici, soumis aux préjugés vulgaires de nation, nous haïssaient comme Français, et s'estimaient heureux des rigueurs dont ils pouvaient nous accabler à ce titre.

Si je m'étais procuré les rapports de société avec le Gouverneur, ce qui, j'ai eu des raisons de le croire, ne m'eût pas été difficile, je ne doute pas qu'ayant occasion de plaider ma cause tête à tête avec lord Charles, je n'eusse réussi à obtenir ce que je demandais, parce que c'était de toute justice; mais il n'était pas de ma situation de chercher à

m'en rapprocher, et il était dans l'inclination de son entourage de l'empêcher de venir à moi : il se fit bien annoncer plusieurs fois, mais il n'exécuta jamais son dessein.

*Mercredi 29 Janvier au Samedi 5 Avril.*

Translation à Newlands, maison de campagne des Gouverneurs. — Détails, etc.

Aujourd'hui, de très-bonne heure, avec une exactitude parfaite, ainsi qu'il avait été arrêté avec le colonel aide-de-camp, une voiture à quatre chevaux s'est trouvée à notre porte; nous nous sommes mis en route, et en moins de trois quarts d'heure nous avons atteint Newlands (terreins neufs), maison de campagne des Gouverneurs, qui pourrait passer pour une jolie habitation d'Europe. Il nous fut aisé de voir que quelques années s'étaient écoulées depuis son nom primitif, car elle est entourée d'arbres très-élevés, d'un grand nombre de bosquets et de beaucoup de vergers en plein rapport.

Un aide-de-camp du Gouverneur nous en mit en possession avec toutes les formes de la politesse la plus recherchée; et voulant me faire reconnaître le ter-

rain, me disait-il, et m'expliquer toutes les circonstances environnantes, il me pria de le parcourir avec lui, ne disant pas un mot des limites ni des restrictions, et trouvant le moyen de glisser adroitement que les soldats que je voyais n'étaient autres que la garde ordinaire du Gouverneur, et n'avaient pas d'autre consigne que celle qui existait pour lui; que je pouvais me regarder dans la maison comme chez moi; que tout y était à mes ordres, et il prit congé.

Laissés à nous-mêmes, et parcourant ces lieux charmans, nous nous disions être passés subitement d'une affreuse prison à un lieu de délices. Ces appartemens soignés, des volières dans le voisinage, des oiseaux de toute espèce, des fleurs en abondance, ces bosquets nombreux, ces belles promenades, et avec tout cela ce silence, cette solitude, le tout nous semblait quelque chose de magique : nous trouvions qu'il y avait du Zémire et Azor.

Tout dans la maison avait été mis à notre usage, et restait dans l'état où il avait été occupé; rien n'avait été mis de côté. Mon fils, en ouvrant une boîte à couleurs, aperçut un dessin non en-

core achevé d'une des filles de lord Charles; c'était le portrait de l'objet révééré que nous pleurions, car où ne se trouve-t-il pas? Le modèle était à côté; une mauvaise esquisse, espèce de caricature prise à bord du Northumberland, qui nous poursuit partout, et que nous détruisons par tout avec ce zèle ardent des missionnaires brisant les images des faux Dieux. Dans sa verve, et pour son début poétique, mon fils écrivit au bas du dessin difforme de Mademoiselle Somerset :

Sous vos doigts élégans tout devrait s'embellir;  
C'est aux belles surtout à peindre le courage :  
Du héros des héros, du Mars de l'avenir,  
Comment avez vous pu défigurer l'image?

Et moi j'y joignis une petite médaille, ressemblance plus fidèle de Napoléon. Puis nous resserrâmes soigneusement le tout, ravis de notre espièglerie, et jouissant d'avance de la surprise de miss Somerset, lisant un jour, sans colère, la censure que nous nous étions permis de faire de son dessin.

Le Gouverneur avait poussé l'attention jusqu'à faire venir pour moi, de la ville, un maître d'hôtel en titre, qui devait prendre mes ordres pour ma nourriture

de chaque jour, me disait-il, me donnant à entendre que je pouvais ordonner avec profusion; mais j'avais pris des mœurs spartiates; je le priai donc de borner ses soins au simple nécessaire; et quant à lui, changeant sa destination, je l'établis, dès cet instant, mon lecteur; en quoi il me fut véritablement précieux: du reste, par un hasard singulier, c'était précisément le neveu du seul habitant que je connusse à Sainte-Hélène, le cher Amphitryon, notre bon et ancien hôte de Briars, que j'aime beaucoup.

En revoyant l'aide-de-camp, qui nous visitait assez régulièrement, ayant charge expresse, disait-il, de veiller à notre bien-être, je le priai de faire parvenir nos remerciemens et notre reconnaissance à lord Ch. Somerset, pour toute la grâce dont il nous entourait afin de déguiser notre captivité. « Car c'en était » toujours une, lui faisais-je dire, puis- » que, malgré nous, nous pleurions loin » de Sainte-Hélène et loin de l'Europe. »

Notre sortie de prison et notre établissement à Newlands, furent pour nous une véritable révolution: nous reçûmes des visites, beaucoup de personnes s'empresèrent de nous voir. Le général Hall,

commandant en l'absence du Gouverneur, vint accompagné de sa femme, qui, joignant à une très-jolie figure les manières les plus douces et les plus agréables, parlait très-bien le français. Son mari avait été onze ans prisonnier en France, et elle était venue l'y rejoindre en dépit des grandes restrictions existantes entre les deux pays. Elle n'avait pas craint, pour y parvenir, de s'exposer à traverser la Manche, autant que je puis me le rappeler, en simple canot. L'un et l'autre se trouvaient de grande connaissance avec beaucoup de mes amis de Paris. Le général Hall, d'une sévère franchise et d'une grande loyauté, me dit qu'il se trouverait heureux d'acquiescer sur moi, sans songer aux différences d'opinion, tous les bons traitemens qu'il avait généreusement éprouvés en France, et il tint parole.

Je reçus aussi la visite du colonel Ware, dont la femme avait sa sœur mariée à un des membres du ministère actuel. Demeurant à un quart d'heure de Newlands, il venait me faire l'offre, disait-il, d'un bon voisinage, qu'il n'a cessé, en effet, de nous rendre des plus agréables par les communications les

plus suivies et les plus aimables. Enfin, il n'est pas jusqu'à une femme des plus distinguées sous tous les rapports, et accidentellement dans la colonie, qui n'eut la charité chrétienne de venir visiter un captif; ce qu'elle renouvela plusieurs fois, et ce qui fut un inespérable bonheur; car son acte de bienveillance était rehaussé de tout le prix d'une conversation charmante, de manières pleines de grâces et d'une modestie séduisante : c'était véritablement une fleur d'Europe égarée dans les bruyères du Cap.

Il est encore une foule de fonctionnaires de toutes armes et de tout rang qui s'empressèrent de venir visiter notre solitude, et s'efforcèrent d'alléger nos peines avec une sympathie et un intérêt tout à fait touchans. La connaissance de leur bienveillance eût pu leur valoir alors, de la part de leurs ministres, des désagrémens, et peut-être des destitutions; et aujourd'hui encore, quoiqu'il m'en coûte, je tairai leurs noms à tout hasard; mais qu'ils sachent bien qu'aucune de leurs démarches, qu'aucune de leurs paroles n'ont été perdues pour



mon cœur : je me sens né pour la reconnaissance.

La curiosité s'en mêlait aussi ; il n'était point d'étranger arrivant dans la colonie, tous les nombreux passagers de l'Inde surtout, qui ne voulussent visiter Newlands. J'étais un rayon échappé de Longwood : on tenait à voir celui qui venait d'auprès de Napoléon, tant il était constamment et partout dans tous les esprits, dans toutes les conversations.

J'eus l'occasion alors de répondre à bien des questions qui m'étaient adressées sur sa personne, ce que je faisais toujours avec une étendue dans laquelle je me complaisais. Que de préventions je détruisais ! Que de surprises je causais ! car il serait difficile d'imaginer aujourd'hui combien le défaut de communication des deux peuples, pendant tant d'années, leur irritation mutuelle, avaient accumulé sur l'Empereur d'atroces men songes ou d'absurdes niaiseries. Croirait-on qu'un militaire d'un rang distingué, de beaucoup d'esprit lui-même, me priaît de lui dire franchement, entre nous, si Napoléon était capable d'écrire un peu :

il le supposait soldat, et pas autre chose. Je crois, en vérité, qu'il n'était pas éloigné de douter qu'il sût lire. Je lui ris au nez, et lui demandai s'il n'avait donc jamais eu connaissance de ses proclamations militaires. Sans doute, répondait-il ; mais il les avait supposées de ses faiseurs ; et je l'étonnai beaucoup, et il convint n'avoir plus rien à dire, quand je lui appris qu'à vingt-sept ans, il était membre de l'Institut de France, réunion indubitablement la première, la plus savante du monde.

Dès que j'avais été établi à Newlands, mon premier soin avait été de songer à envoyer à Longwood quelques-uns des objets que je savais y manquer. Je connaissais par expérience combien, dans ce lieu de douleur, on demeurait privé de toutes choses, surtout de celles qu'une longue habitude pouvait avoir rendues nécessaires ou agréables : je savais qu'on y attachait peu de prix, il est vrai ; mais c'était à moi, le cœur plein de ces souvenirs, à y pourvoir, me disais-je ; je fis donc rechercher ce qu'il pouvait y avoir de mieux en vin de Constance, vin de Bordeaux, café, liqueurs, huile, eau de Cologne, etc., demandant des qualités

extrêmement supérieures, ou pas du tout. Le Cap est encore très-mal pourvu de nos délicatesses d'Europe. A l'exception du vin de Constance, qui est indigène, on ne trouva de tout le reste, que peu ou même rien. J'avais eu la précaution de demander au général Hall, s'il se prêterait à mon envoi, ce qu'il fit avec la plus grande obligeance. Il est vrai que pour que ces petits objets présentassent le moins de difficulté possible pour leur admission à Sainte-Hélène, j'avais voulu y demeurer tout à fait étranger, je n'avais même pas voulu les voir ici, ayant prié des officiers de l'état-major d'avoir la bonté d'en faire la recherche, et ne me réservant d'autres soins que celui du paiement. C'est avec ces précautions, et en les faisant connaître à sir Hudson Lowe, que je lui adressai le tout. On lit dans M. O'Méara, que ce Gouverneur se montra très-heurté de ma démarche, la disant injurieuse au gouvernement anglais; et à moi il me répondit dans le temps, que bien qu'il dût reconnaître que j'avais mis une grande réserve dans la manière de m'y prendre; cependant il ne pouvait permettre que ces objets fussent remis à Longwood, parce que

lui seul était chargé, au nom du gouvernement anglais, de pourvoir à tous les besoins de cet établissement. Il oubliait s'être plaint maintes fois de n'avoir pas les sommes suffisantes, et que nous, de notre côté, nous lui avions fait connaître souvent qu'il nous laissait manquer du nécessaire. Néanmoins, j'ai su plus tard qu'il avait fini par remettre le tout à sa destination, et j'ai eu l'inexprimable satisfaction d'apprendre que le vin de Constance, surtout, y avait fait plaisir. L'Empereur se l'était particulièrement réservé; il ne l'appelait plus que de mon nom. Dans ses derniers momens, dégouté de tout, quand il ne savait plus que prendre: « Donnez-moi du vin de » Las Cases, disait-il. » Quelles paroles pour moi!

Je renvoyai dans le même temps à sir Hudson Lowe le titre éventuel que, dans les angoisses de mon départ, le Grand-Maréchal m'avait remis contre les quatre mille louis laissés à l'Empereur. Il portait que cette somme me serait remboursée sur-le-champ. Et comme je me refusais à le prendre, le Gouverneur, sir Hudson Lowe, m'avait dit ironiquement: « Prenez toujours, vous irez où sont les fonds

» du général, et cela vous servira à vous  
 » faire payer.» Le souvenir de cette cir-  
 constance m'étant revenu plus tard, et  
 ne doutant pas des rapports que sir Hud-  
 son Lowe en aurait fait à ses ministres,  
 je crus devoir lui renvoyer ce titre, tout  
 en lui recommandant de vouloir bien  
 redresser auprès de son gouvernement,  
 les *commentaires erronés* dont il n'avait  
 sûrement pas manqué d'accompagner  
 cette circonstance. «Je ne m'étais ré-  
 » servé, lui mandais-je, que la simple  
 » signature comme plus précieuse que la  
 » somme même; et je rendais le reste  
 » pour détruire à ses yeux les fausses  
 » idées qu'il m'avait laissé apercevoir.  
 » Tout titre m'était inutile, ajoutais-je;  
 » chacun des parens de l'Empereur ne  
 » manquerait pas de se disputer, sans  
 » doute, l'honneur de me rendre ma  
 » somme; où, au besoin, le premier  
 » Français que je rencontrerais m'en  
 » ouvrirait un compte.»

Deux mois s'étaient déjà écoulés à  
 Newlands, et, d'après ce que l'on a vu  
 plus haut, bien des lecteurs seront ten-  
 tés de croire que nos jours y avaient été  
 heureux; mais est-il de bonheur dans la  
 captivité, loin de la patrie!... Seulement

nous y avons passé le temps le mieux  
 que nous avons pu; nous avons régularisé  
 nos heures et distribué du travail.  
 Mon fils continuait ses leçons. Le piano  
 des demoiselles Somerset était une de  
 ses diversions, et moi je me faisais lire  
 beaucoup. J'avais des livres sous la main,  
 et les amis me fournissaient réguliè-  
 rement les journaux et les publications  
 nouvelles. Le soir venu, mon fils et moi  
 nous errions ensemble sous ces beaux  
 ombrages, ou bien encore, comme il  
 avait acheté un cheval, il faisait parfois  
 des excursions dans le voisinage, et ren-  
 trait, en fournissant des courses devant  
 moi dans les belles allées de Newlands,  
 où, assis, je me complaisais à le regarder....  
 Il me semblait le voir revivre et  
 se développer.

Je dois le confesser, dans ces belles  
 soirées d'été, entouré d'un firmament  
 aussi pur, respirant une fraîcheur déli-  
 cieuse sous ses beaux arbres, tout au  
 spectacle ravissant d'une aussi belle na-  
 ture, j'ai goûté parfois encore quelques  
 heures pleines et entières: c'étaient mes  
 adieux à la vie.... La roideur d'âme à  
 laquelle nous avaient montés les trai-  
 temens de Sainte-Hélène, venant à se